

## Lettre de Argens à D'Alembert, 20 octobre 1752

**Expéditeur(s) : Argens**

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Citer cette page

Argens, Lettre de Argens à D'Alembert, 20 octobre 1752, 1752-10-20

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/481>

Copier

### Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJ'ai montré, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, au roi...

Résumé

- alliance franco-prussienne
- Berlin et la Bretagne ont le même climat. D'Al. pourrait écrire ses articles de l'Enc. et en laisser la direction à Diderot qui le rejoindra.
- Réfutation des motifs de refus donnés par D'Al. : Maupertuis, très malade, serait « charmé » d'avoir D'Al. pour successeur
- tranquillité et avantages assurés auprès d'un roi philosophe

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire52.12

Identifiant1070

NumPappas90

# Présentation

Sous-titre90

Date1752-10-20

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

## Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreLateX

Publication de la lettrePougens 1799, p. 439-442. Preuss XXV, p. 264-265

Lieu d'expéditionPotsdam

DestinataireD'Alembert

Lieu de destinationParis

Contexte géographiqueParis

## Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr., « Postdam »

Localisation du documentNon renseigné

## Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

---

*Cet ouvrage se trouve chez les Libraires  
suivants :*

BASLE, J. DICKER.  
BERLIN, MERTZ.  
BORTHIAUX, AUBREY, BUREAU et Co.  
BRESLAW, G. T. KOPY.  
FLORENCE, MOLINI.  
GENÈVE, PASCHOUX; — MANOZ.  
HAMBOURG, P. F. FACHS et Co.  
LAUSANNE, L. LUGUEN.  
LILLE, BALTHAZAR MERTZ et Co.  
LYON, THOMAS MOUTON.  
MILAN, BARTOL.  
NAPLES, MADDALIA FRATELLI.  
ORLÉANS, BERTHOUD.  
STOKHOLM, G. SCHWENCK.  
S<sup>t</sup>. PÉTERSBOURG, J. J. WASSERBANT.  
VIENNE, UNGER.

---

OEUVRES  
POSTHUMES  
DE D'ALEMBERT.

---

TOME PREMIER.

---

---

PARIS,  
CHARLES PUGENS, Imprimeur-  
Libraire, rue Thoms-du-Louvre,  
N.° 246.

AN VII. 1799 (vieux style).

Pappas 0090 52.12 20 octobre 1752

( 439 )

vous a confié, le bruit s'est répandu, sans fondement comme tant d'autres, que sa majesté songeoit à moi pour la place de président : j'ai répondu, à ceux qui m'en ont parlé, que je n'avois entendu parler de rien, et qu'on me faisoit beaucoup plus d'honneur que je ne méritois. Je continuerai, si on m'en parle encore, à répondre de même, parce que, dans ces circonstances, les réponses les plus simples sont les meilleures. Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer sa majesté que son secret sera inviolable; je le respecte autant que sa personne; et mes amis ignoreront toujours le sacrifice que je leur fais.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Deuxième lettre du marquis  
d'Argens.*

Potsdam, 20 octobre 1752.

J'AI montré, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, au roi : elle a accru la

T 4

Argens An VII 1799 t. I, pp. 439-445  
20 octobre 1752 le marquis d'Argens à D'Alembert

0090  
• 1070  
52.12



bonne opinion que sa majesté avoit de votre caractère, et elle a augmenté par conséquent l'envie qu'elle a de vous avoir à son service. Le roi m'a chargé, monsieur, de vous écrire de nouveau de sa part, et de répondre aux difficultés que vous croyez insurmontables, et qui, à vous dire vrai, ne me paroissent pas aussi grandes qu'eussiez pensé.

La santé de M. de Maupertuis, malgré ce qu'on peut en avoir écrit à Paris, est toujours plus mauvaise. Il veut aller en France; mais il n'ose partir, car il sent bien qu'il n'aura pas la force d'achever son voyage. Supposons que par un hasard inespéré il viant à se rétablir, vous serez auprès du roi avec douze mille livres de pension; vous aurez un logement dans le château de Potsdam, et vous serez désigné à la présidence de l'académie. Il n'y a rien dans tout cela à quoi M. de Maupertuis puisse trouver à redire; et c'est en vérité porter votre délicatesse trop loin. D'ailleurs le roi m'a assuré que M. de Maupertuis seroit charmé de son choix.

Quant aux ennemis que vous craignez que votre poste ne vous fasse dans ce pays, soyez persuadé que vous n'y aurez que des admirateurs parmi les honnêtes gens; les autres seront trop heureux de dissimuler, et de rechercher votre amitié. Les bontés dont le roi vous honorera, seront trop marquées pour que vous ayez rien à redouter des cabales, qui d'ailleurs ne font pas ici fortune.

Si vous passiez à Londres ou à Vienne, vous pourriez craindre qu'on vous accusât d'avoir manqué à votre patrie; mais vous venez chez le premier et le plus intime allié de notre nation, chez un roi qui l'aime, et qui a déjà attiré auprès de lui plusieurs de vos amis et de vos compatriotes.

Vous aimez la tranquillité; vous la trouverez ici: vous n'êtes obligé à aucune représentation; vous verrez le roi comme un philosophe de qui vous serez chéri et estimé.

Le climat de ce pays n'est pas plus froid que celui de la Bretagne: j'ose vous assurer qu'il est plus beau

que celui de Paris, parce qu'il est beaucoup plus serein.

Quant à l'Encyclopédie, vous pourriez travailler ici aux articles que vous faites, et laisser la direction de l'ouvrage à M. Diderot; et si lorsqu'il sera fini, il vouloit venir à Berlin, je ne doute pas que le roi ne fût charmé de faire l'acquisition d'un homme de son mérite. Tous les gens qui pensent seroient portés à lui rendre service.

Si je suis assez malheureux, monsieur, pour que mes raisons ne vous persuadent pas, j'aurai du moins l'avantage de vous avoir montré que personne ne vous est plus attaché que moi, et que, plein d'admiration pour vos lumières et pour votre caractère, je n'ai rien oublié pour procurer à Berlin un homme qui en eût illustré l'académie.

Comme tout le monde commence à savoir que le roi a souhaité de vous avoir, je crois que le mystère devient aujourd'hui inutile.

Je suis, etc.

*Réponse à la lettre précédente.*

Paris, 20 novembre 1712.

Si j'ai tardé, monsieur, à répondre à votre seconde lettre, ce n'est point par une négligence que les bontés extrêmes de S. M. rendroient inexcusable; c'est parce que ces bontés mêmes sembloient exiger de moi de nouveau que je ne prisse pas trop promptement mon dernier parti, dans une circonstance qui sera peut-être à tous égards une des plus critiques de ma vie. J'ai donc fait, monsieur, de nouvelles réflexions: mais soit raison, soit fatalité, elles n'ont pu vaincre la résolution où je suis, de ne point renoncer à ma patrie, que ma patrie ne renonce à moi. Je pourrais insister sur quelques-unes des objections auxquelles vous avez bien voulu répondre; mais il en est une, la plus puissante de toutes pour moi, et à laquelle vous ne répondez pas, c'est mon attachement pour mes amis, et j'ajoute, pour cette obscurité et cette retraite si précieuses aux sages. J'apprends,

d'ailleurs, quo M. de Maupertuis est mieux, et je commence à croire que l'académie et la Prusse pourroient enfin le conserver. La délicatesse dont je vous ai parlé à son égard, est aussi une chose sur laquelle je ne pourrois me vaincre, quand même des motifs encore plus forts ne s'y joindroient pas. Ainsi, monsieur, je supplie S. M. de ne plus penser à moi pour remplir une place que je crois au-dessus de mes forces corporelles, spirituelles et morales. Mais vous ne pourrez lui peindre quo foiblement mon respect, mon attachement et ma vive reconnoissance: si le malheur m'exiloit de France, je serois trop heureux d'aller à Berlin pour lui seul, sans aucun motif d'intérêt, pour le voir, l'entendre, l'admirer, et dire ensuite à la Prusse : *Viderunt oculi mei salutare tuum* ; mes yeux ont vu votre sauveur. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, monsieur, vous sentiriez combien cette manière de penser est sincère. Je sais vivre de peu et ne passer de tout, excepté d'amis : mais je sais encore mieux que les princes

comme lui ne se trouvent nulle part, et seroient capables de rendre l'amitié un sentiment incommode, si elle pouvoit l'être. Au reste, monsieur, quoiqu'on sache à Berlin la proposition que le roi m'a fait faire, on l'ignore encore à Paris, et certainement on ne le saura jamais par moi. Mais permettez-moi de me féliciter au moins de ce qu'elle m'a procuré l'occasion d'être connu d'une personne que j'estime autant que vous, monsieur, et de lier avec vous un commerce que je désire ardemment de cultiver.

Je suis, etc.

---

*Troisième lettre du marquis  
d'Argens.*

Paris, 30 novembre 1758.

J'ai montré au roi, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de M. Tournain; elle a produit l'effet qu'il étoit naturel qu'elle produisit. Sa majesté m'a dit, après l'avoir lu, qu'elle feroit